

RONSARD

Les ambitions

déçues

Né en 1524 au château de *la Possonnière*, en Vendômois, PIERRE DE RONSARD était de vieille famille noble. Son père, LOUIS DE RONSARD, « maître d'hôtel des enfants de France », avait rapporté des guerres d'Italie le goût des beaux-arts : il écrivait des vers et avait orné dans le style de la Renaissance le château de la Possonnière.

1. LA NATURE. En dehors de six mois d'études à Paris, au *collège de Navarre* (1533-1534), le jeune RONSARD a passé ses douze premières années au milieu de *la nature* verdoyante et calme de son *Vendômois* natal. Peut-être entendit-il, dès cette époque, l'appel des Muses (cf. p. 151) ; il y a trouvé, en tout cas, une source inépuisable de souvenirs pittoresques et d'impressions épicuriennes.

2. LE PAGE DE COUR. Dès 1536, âgé de 12 ans, il est attaché comme *page* au dauphin François qu'il voit mourir trois jours après. Il passe au service du troisième fils de François I^{er}, Charles d'Orléans, qui le cède à sa sœur MADELEINE DE FRANCE, mariée depuis peu avec Jacques Stuart, roi d'Écosse. Il suit *la reine d'Écosse* dans son royaume, où elle meurt presque aussitôt de phtisie (mars 1537). Il reste quelque temps encore en Écosse, puis rentre en France, traversant l'*Angleterre* et la *Flandre*. En 1540, enfin, il séjourne trois mois en *Allemagne* auprès de son cousin le diplomate LAZARE DE BAIF, fervent humaniste qui dut développer en lui le goût des lettres antiques. Ces voyages, ces vives émotions, cette vie brillante des cours ont pu impressionner la tendre imagination de l'enfant.

3. LA SURDITÉ. A quinze ans, ce charmant petit page, plein d'intelligence et de séduction, était promis à la carrière des *armes* ou à la *diplomatie*. Mais à son retour d'Allemagne une grave maladie le laissa « *demi-sourd* » et l'obligea à se retirer à la Possonnière. Il entendait encore assez pour apprécier la musique, mais il devait renoncer à ses grandes ambitions. L'Italien PAUL DUC lui avait appris à goûter Horace et Virgile ; il s'essayait — à vrai dire, sans grand succès — aux vers latins : isolé du monde par sa surdité, il décida de se consacrer aux Muses et de s'illustrer dans sa langue maternelle. En mars 1543 il reçut *la tonsure*, non pour être prêtre, mais, selon les mœurs du temps, pour s'assurer le revenu de bénéfices ecclésiastiques.

La Brigade

1. RONSARD ÉMULE DE MAROT. Ébloui par le succès des *chansons* et des *Psaumes* de MAROT, Ronsard se promit d'abord de rivaliser avec lui, en adaptant en français les *Odes épicuriennes* d'HORACE. Dès 1543, il montra à JACQUES PELETIER DU MANS ses premières odes horaciennes. Peletier, dont nous avons indiqué l'heureuse influence (p. 91), l'encouragea dans cette voie : la première ode que Ronsard fera paraître sera insérée dans les œuvres poétiques de Jacques Peletier (1547).

2. LE COLLÈGE DE COQUERET. Désireux d'imiter Horace, et mesurant les lacunes de sa formation humaniste, Ronsard allait, pendant cinq ans au moins, se remettre avec passion à *l'étude des lettres antiques*. Nous avons vu (p. 91) qu'il suivit, auprès de Jean Antoine de Baif, les leçons de l'helléniste DORAT (1545-1547) ; puis, qu'il se décida

à abandonner son emploi « *d'écurier d'écurie* » à la cour pour s'enfermer avec DU BELLAY et BAIF au *Collège de Coqueret*, sous la direction de Dorat (nov. 1547). On sait quelle admirable éducation humaniste ces jeunes gens reçurent à Coqueret (p. 91) : Ronsard était surtout attiré par les *poètes grecs*, et, à l'exemple des plus grands d'entre eux, il considéra la poésie comme un sacerdoce. Chef admiré de la Brigade, il prit sans doute une part importante à l'élaboration de la doctrine exposée par DU BELLAY dans *la Défense et Illustration* (avril 1549). Quelques mois plus tard (janvier 1550), il publiait ses *Quatre premiers livres d'Odes*, qui le désignaient comme le chef de la nouvelle école poétique.

La montée vers la gloire

Désormais les étapes de sa vie sont celles de son inspiration poétique et de son ascension vers la gloire. D'abord accueilli avec froideur, il conquiert peu à peu une autorité qui lui valut le titre de « *prince des poètes* ».

1. DE PINDARE A PÉTRARQUE. Les *odes* de 1550 étaient peu faites pour séduire la cour. Si Ronsard, disciple d'Horace, y chantait en épicurien son Vendômois natal et sa passion pour CASSANDRE SALVIATI (p. 136), il donnait la première place aux *odes pindariques*, grandiloquentes, trop souvent obscures ou pédantesques. Les érudits admirèrent « le Pindare français », mais il eut contre lui les *poètes de cour* qu'il malmenait dans sa préface. Changeant alors de ton, il publia deux ans plus tard les sonnets *pétrarquistes* des *Amours de Cassandre* (1552) : il espérait, par cette concession à la mode italienne, se concilier un plus large public. Il est vrai qu'il publiait en même temps le *Cinquième livre des Odes*, plus pindarique encore que les précédents (cf. *A Michel de l'Hôpital*, p. 122).

2. LE LYRISME SIMPLE ET GRACIEUX. L'hostilité des poètes courtisans allait avoir d'heureux effets. SAINT-GELAIS, poète officiel (cf. p. 31), avait lu les *Odes* devant le roi, en soulignant, perfidement, l'emphase et l'obscurité de certains passages. La princesse MARGUERITE et MICHEL DE L'HOPITAL prirent la défense de Ronsard ; la cour fut, un moment, divisée en deux camps, mais L'HOPITAL réconcilia les deux rivaux et sut décider Ronsard à redescendre vers une inspiration plus simple. Cette poésie plus familière, souvent imitée d'Horace et d'Anacréon, se manifeste dans les recueils publiés entre 1554 et 1556 : le *Bocage* (1554) et les *Mélanges* (fin 1554) où l'on retrouve la veine « marotique » ; la *Continuation des Amours* (1555), où quelques sonnets sont encore dédiés à Cassandre ; et surtout la *Nouvelle Continuation des Amours* (1556), recueil de sonnets, chansons et chansonnettes, inspirés par une simple paysanne : MARIE DUPIN.

Ce retour à la simplicité marquait la victoire de son tempérament sur les exercices d'école ; il lui valut la *faveur grandissante de la cour*. Mais son génie était d'une extrême variété, et sans cesse à l'affût d'inspirations nouvelles : en même temps qu'il faisait ces concessions au goût de la cour, jusqu'à écrire les odes trop lestes des *Folastries* (1553), il cédait à une aspiration vers le sublime qui, elle aussi, lui était naturelle, et à partir de 1555 il enrichit sa Muse d'un genre élevé : les *Hymnes* et les *Poèmes*.

3. LE « PRINCE DES POÈTES ». C'est dans cette période de 1550 à 1558 que Ronsard a conquis le premier rang. Malgré sa rupture avec les grands principes de la poésie érudite, il garde ses amis de la première heure et voit peu à peu se ranger autour de lui ses adversaires, gagnés par ses concessions, et les jeunes poètes attirés par ses succès. Parmi ses compagnons de la *Brigade*, il s'entoure des six meilleurs, constituant avec eux la *Pléiade*, en souvenir des sept poètes alexandrins qui, au III^e siècle av. J.-C., avaient placé leur groupe sous le signe de cette constellation. Les noms qu'il nous cite, en 1556, en plus du sien, sont ceux de DU BELLAY, PONTUS DE TYARD, BAIF, PELETIER, BELLEAU et JODELLE. Il est unanimement reconnu « *prince des poètes* ». Ses recueils sont, à maintes reprises, réédités avec succès ; on les imite, on lui dédie des poèmes. En 1560 il publie une édition collective de ses œuvres, classant toutes ses poésies en quatre volumes : *Amours, Odes, Poèmes, Hymnes*. Ainsi, dix ans après ses débuts, ce poète de 36 ans permettait au public de mesurer l'ampleur de sa production et la *varieté* de son inspiration : c'est avec orgueil qu'il pouvait, lui-même, proclamer sa royauté littéraire.

Ronsard
poète des Princes

1. APRÈS LA GLOIRE, LA FORTUNE. Dès 1553, HENRI II, son ami dès l'enfance, lui avait fait attribuer les bénéfices de quelques cures. A la mort de SAINT-GELAIS, poète officiel (octobre 1558), RONSARD devient, à sa place, *conseiller et aumônier ordinaire* du roi : il n'est pas prêtre, mais sa charge consiste à présenter au roi l'eau bénite et le coussin sur lequel il s'agenouille. Dès lors il fournit la cour de poésies de circonstance et de divertissements littéraires pour les fêtes royales : cartels, mascarades, inscriptions, devises, étrennes, qu'il réunira, en 1565, sous le titre d'*Élégies, Mascarades et Bergerie*. Faut-il écrire des billets doux pour de grands personnages ou pour le roi lui-même ? c'est à Ronsard qu'on s'adresse. Il est, en échange, largement pensionné, surtout à partir de l'avènement de CHARLES IX (1560), qui le comble de biens, lui attribuant, en grand nombre, *prieurés et canonicats*. Quand il veut se reposer de la vie de cour, il retrouve ses livres et sa chère nature dans ses deux résidences préférées : les prieurés de *Saint-Cosmes-Tours* et de *Croixval-en-Vendômois*.

2. LE POÈTE DES DISCOURS. Sa place de poète officiel, ses convictions personnelles, l'ont entraîné à prendre parti dans les luttes religieuses du temps : les *Discours* (p. 153) enrichissent son œuvre d'une éloquence de *pamphlétaire*. D'abord modéré, reconnaissant les torts des deux partis, il gémit sur les malheurs qui menacent la patrie ; puis, quand les troubles ont éclaté, ce sont de véritables pamphlets pleins de violence et d'indignation qu'il écrit contre les protestants ; au moment des victoires catholiques de *Jarnac* et de *Moncontour* (1569), il a même chanté des hymnes de triomphe d'une sauvagerie déconcertante. Et pourtant il était foncièrement pacifique, et, sur la fin de sa vie, il se rangera avec L'HOPITAL au nombre des « *politiques* », amis de la tolérance, qui condamnaient les excès des ligueurs comme ceux des réformés.

Le Crépuscule

Après l'échec de la *Franciade* (1572), l'épopée promise depuis 23 ans (p. 162), RONSARD connaît, à la mort de Charles IX (mai 1574), l'amertume d'une *demi-disgrâce* : le nouveau roi HENRI III a ramené de Pologne son poète favori, le jeune DESPORTES. Le « prince des poètes », riche et malade, se retire à partir de 1575 dans ses prieurés, et, au crépuscule de sa gloire, ajoute encore à son bouquet poétique ces mélancoliques roses d'automne, les *Sonnets sur la Mort de Marie* et les *Sonnets pour Hélène* (1578). Travaillant sans relâche à rééditer ses œuvres complètes, il était tourmenté et souvent retenu au lit par la goutte : ses derniers sonnets, si poignants, évoquent ses tortures physiques, ses insomnies, sa préoccupation de l'au-delà. Il mourut à *Saint-Cosme* le 27 décembre 1585. Deux mois plus tard, ses funérailles eurent lieu à Paris : jamais la mémoire d'un poète français n'avait été aussi solennellement honorée.

Étrange destinée
de l'œuvre

Avide d'immortalité, Ronsard avait consacré ses dix dernières années à préparer les *grandes éditions de ses œuvres complètes* de 1578 et de 1584 : inlassablement, il reclasse, élague, supprime, corrige. Beaucoup de ces remaniements sont heureux ; d'autres sont inacceptables, surtout la suppression d'œuvres auxquelles la postérité a rendu justice. Mais quelle surprenante *éclipse de deux siècles* ! Ce père du classicisme sera victime de MALHERBE et de sa tendance étroite à épurer la langue ; BOILEAU ne voit que « *le faste pédantesque* » de « *ses grands mots* », que « *sa Muse en français parlant grec et latin* » ; le grand ARNAULD parle des « *pitoyables poésies de Ronsard* ». Il faut attendre les ROMANTIQUES, ennemis de l'imitation, mais séduits par son lyrisme personnel, pour que soient reconnus le génie de Ronsard, la variété de son inspiration et la perfection de son art. SAINTE-BEUVE lui rendit justice dans son *Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle* (1828) suivi des *Œuvres choisies de Ronsard*. Les PARNASSIENS ont aimé en lui l'imitateur des anciens, le poète épris de beauté plastique ; et il semble que, désormais, cette œuvre aux mille tons soit de celles où chaque génération peut découvrir des raisons d'admirer et de se retrouver.